

grammes, et en se demandant, par exemple, pourquoi, et de manière surprenante, le partenariat avec la bibliothèque, CDI compris, disparaît en classe de seconde, au moment où le texte littéraire fait sa pleine entrée dans la classe...

Il s'agit là de l'amorce d'une réflexion sur le fond, dont on attend avec impatience qu'elle soit approfondie et élargie. En cela, et parce qu'il a le courage de dépasser la profession de foi pour s'attaquer à la réalité, cet ouvrage me paraît pouvoir être une première pierre vers une politique de la lecture qui ne relève plus du volontarisme et de la concurrence déguisée mais d'une analyse lucide des nécessités et des logiques différentes de l'école et de la lecture publique.

Geneviève Bordet



NOTES DE LECTURE

Jusqu'à quel point les séries (Club des Cinq, Fantômette et autres Langelot) dont on connaît le succès massif et durable permettent-elles aux enfants de ressentir du plaisir à la lecture, pourquoi et comment ? Faut-il en encourager la lecture, l'admettre comme un mal nécessaire ou en détourner les enfants ?

Face à ces questions, bien des adultes hésitent, oscillant entre des attitudes contradictoires ou empreintes de mauvaise conscience. Laurence Decréau quant à elle choisit de prendre nettement parti et défend vigoureusement la thèse de l'intérêt des séries qu'elle s'efforce d'envisager selon trois points de vue complémentaires :

- intérêt culturel tout d'abord, si l'on veut bien considérer ces textes comme d'authentiques éléments de la culture populaire, riche entre autres de ces romans feuilletons si longtemps décriés et que s'approprie aujourd'hui la culture « légitime ». Elle plaide ce faisant pour que cesse l'opposition stérile entre littérature « intellectuelle » supposée difficile et admirable et littérature « populaire » passionnante et méprisable.

- intérêt littéraire aussi : il s'agit ici, plutôt que de les dénoncer, d'analyser les caractéristiques de ces livres, de se servir en somme de la trousse à outils du critique littéraire pour démonter les mécanismes de la série, en en montrant le fonctionnement générique.

- intérêt pédagogique enfin : l'ambition affichée de Laurence Decréau

« Ces héros qui font lire », par Laurence Decréau. Hachette éducation (Pédagogies pour demain. Didactiques 1er degré), 1994, 143 pages, 90 F.

NOTES DE LECTURE

est de donner à comprendre les raisons qui fondent le plaisir de lire chez les enfants et l'utilité pour les adultes de réhabiliter la notion de facilité de la lecture en s'appuyant sur un goût spontané et largement partagé.

L'intention générale est donc claire et *a priori* fort intéressante. Et on ne peut que se réjouir d'une démarche qui consiste - au-delà de discours incantatoires généreux et généraux sur le plaisir de lire - à articuler l'analyse précise des textes à l'étude des effets qu'ils produisent. Mais la suite est plus décevante car si la thèse est convaincante, l'argumentation est pour le moins contestable.

Passons sur le fait que Laurence Decréau est elle-même chez Hachette directrice des collections de la Bibliothèque Rose et de la Bibliothèque Verte et qu'elle cite exclusivement les séries desdites collections. Passons aussi sur la revendication outrancière d'une attitude courageuse et pionnière : d'autres, nombreux, ont su depuis longtemps aborder ces questions. Car c'est au cœur même de la démonstration que réside le plus critiquable.

Le glissement de l'analyse « littéraire » (certes, puisqu'il s'agit de textes !) à l'affirmation de la « littérarité » (sous-entendu qualité esthétique) des séries est plus qu'abusif : si l'on peut utilement mettre en évidence les procédés d'écriture, en analysant les modes de la narration, l'utilisation des dialogues, la mise en place des personnages et des décors, il est bien évident qu'une telle analyse ne dit rien sur la qualité du texte ainsi démonté. Depuis longtemps les études littéraires - dont Laurence Decréau utilise ici les méthodes - distinguent la mise au jour des procédés formels et le jugement esthétique, réservant à celui-ci des investigations plus complexes. Plus intéressante certes est la tentative d'une étude sur les « effets » de lecture lorsqu'elle vise à repérer, parmi les caractéristiques de la série, celles qui s'adaptent aux compétences d'un lecteur débutant. Encore faudrait-il éviter des simplifications abusives qui laissent croire que seules les séries méritent une telle recherche. Sans compter que des notions aussi importantes que la facilité (ou la difficulté) de la lecture et le plaisir de lire (pas nécessairement liées d'ailleurs aussi automatiquement qu'on voudrait le faire croire...) ne deviennent opératoires que si l'on cesse de les utiliser comme des slogans ou des formules magiques, pour les confronter à la diversité des textes. Une telle démarche comparative aurait permis à l'auteur, non seulement d'éviter des amalgames rapides, mais aussi d'être plus convaincante dans les fiches d'activités pédagogiques dont les objectifs auraient été plus explicites.

Car la démarche que ces fiches incitent à adopter souffre trop souvent d'ambiguïté ; un glissement s'opère entre des notions qui n'ont

en commun que le nom : y a-t-il vraiment recouvrement entre l'« intérêt » des enfants envers les séries et l'« intérêt » pédagogique par exemple ? S'agit-il en proposant un « travail » sur ces textes d'amener les enfants à une analyse critique rendue possible par une prise de distance et des observations dirigées ou de leur offrir l'occasion de s'exprimer librement sur ce qu'ils aiment ?

Il semble que cette contradiction latente soit due à une absence de questionnement clair sur le rôle des adultes - notamment des enseignants - dans l'incitation à la lecture et sur le sens même d'un accompagnement pédagogique des lectures « faciles ».

Le recours à une argumentation presque exclusivement défensive, à partir de l'hypothèse que tous les adultes - parents, enseignants, critiques et bibliothécaires confondus - sont nécessairement par principe et par aveuglement hostiles aux séries, occulte des questions pourtant essentielles : comment discerner, parmi les réticences des adultes - alors que tant d'entre eux reconnaissent aisément le plaisir pris à de telles lectures lorsqu'ils étaient enfants - celles qui tiennent à des préjugés et celles qui révèlent des interrogations mieux fondées ? Quelle représentation de leur tâche, couramment et trop commodément peut-être qualifiée de médiation, expriment ainsi ceux qui revendiquent une exigence éducative ? En quoi la prise en compte de la spécificité des séries peut-elle les aider à éviter les écueils de la démagogie autant que ceux d'une acculturation forcée ? Il est dommage qu'un tel débat, que l'ouvrage de Laurence Decréau a du moins le mérite de relancer, soit finalement davantage embrouillé qu'éclairé.

Françoise Ballanger



NOTES DE LECTURE

La sociologie de la lecture véhicule non sans raison l'évidence triste et fortement médiatisée selon laquelle les pratiques baissent régulièrement. D'où les lamentations bien connues, amplifiées par les médias tenus majoritairement par des littéraires, et une anxiété qui retombe sur le corps enseignant accusé de mener le pays vers le gouffre de l'illettrisme et vers la perte du patrimoine culturel. D'autres voix cependant se font entendre pour une leçon raisonnée d'optimisme. Elles dégagent chemin faisant quelques paradoxes qui, encore une fois, tournent autour de la définition du lire. Un peu